

LA PENSÉE SOUFIE
d'après l'enseignement de
HAZRAT INAYAT

EDITORIAL

Voici un numéro de la Pensée Soufie composé en l'honneur de ce qu'on pourrait appeler l'intelligence religieuse.

Le mot peut paraître inhabituel, voire choquant pour certaines personnes. La religion n'est-elle pas affaire de cœur plus que d'intelligence? Ne risque-t-on pas de la dépouiller de ce qui fait sa vérité profonde en y mêlant la raison? Et par dessus tout, cet esprit raisonneur ne porte-t-il pas la marque de l'orgueil prométhéen, ce facteur de la plupart des échecs en ce qui concerne la vie spirituelle?

Tels sont les scrupules qui hantent beaucoup de gens de ce côté-ci du monde lorsqu'on parle d'introduire l'intelligence dans la religion.

Cependant, si l'on considère la désaffection accélérée de l'ensemble des populations pour la chose religieuse, il est une vérité qui saute aux yeux. C'est que cette désaffection provient pour la plus grande part du divorce terrible qui s'est établi entre l'intellect et le cœur au sein de la religion.

Celle-ci, croyant bien faire, a demandé une foi aveugle - la foi du charbonnier - ainsi qu'une adhésion de cœur en des dogmes qui, présentés sans précaution, deviennent difficilement soutenable au regard de l'intellect.

Un dilemme se pose alors, qui déchire bien des consciences.

Car si le cœur se laisse aller à son mouvement, à son besoin de piété et à son attirance pour le culte, l'intellect n'a pas sa part. Il lui faut ronger son frein ou se replier en lui-même. Quelque chose grince ou manque dans l'épanouissement de l'être au sein de la religion.

Mais si l'intellect est le plus fort, il finit par entraîner le cœur, et parfois loin de toute préoccupation religieuse. Et c'est une éventualité plus grave et plus tragique. Il existe en effet au fond de chacun d'entre nous le besoin intense d'une ouverture, d'un élan vers quelque chose qui dépasse notre mesquine personne. Favoriser cet élan, le canaliser, le cristalliser au mieux de l'économie finale de l'être est l'objet principal de la religion. Cet objet est accompli en suggérant un idéal adéquat à chaque cœur humain. Que cet idéal soit la personne ou bien l'enseignement du Christ, du Bouddha ou de Mahomet, l'effet produit est le même. La Cons-

cience s'élève de même façon au-dessus de la densité de la terre, au-dessus de ses préoccupations égoïstes, pauvres et généralement injustes. Un plus grand bonheur et une plus grande compréhension de la vie en sont le résultat. On peut se demander si telle ou telle personnalité laïque ne pourrait servir au même office? Mais parce que l'image qu'on s'en fait doit être chargée de haute puissance émotionnelle, et en même temps doit pouvoir endurer les vicissitudes de ce monde, une telle personnalité est généralement à exclure. Tel acteur ou vedette qui servent tant bien que mal d'image idéale à tant de gens sont, quoiqu'on en pense, chargés d'une puissance émotionnelle faible comparativement à l'idéal du Christ, de Krishna, ou même d'un saint de réputation moins universelle. Et quant à conserver valeur d'exemple à travers les vicissitudes de ce monde.....

La philosophie de l'idéal était un des thèmes favoris de Hazrat Inayat. Il l'a longuement développée dans une série de conférences. Nous en avons extrait un article sur l'Idolâtrie. On trouvera ce très copieux article en première partie, et pour cette fois-ci, les pages jaunes ne paraîtront pas.

Mahmoud Shabistari, poète et mystique persan du XIIIème-XIVème siècle est pour ainsi dire au coeur de cette intervention de l'intelligence dans un domaine qui la dépasse. Son recueil de poèmes: "La Roseraie du Mystère" contient sans doute ce qui a été écrit de plus clair sur la relation existante entre l'âme humaine et Dieu. Aussi influença-t-il des générations de Soufis après lui. Nous nous sommes contentés pour cette fois, de transcrire un poème sur la Connaissance et nous en avons fait un court commentaire.

Mr. Louis Hoyack enfin développe un thème apparenté avec "La double Connaissance". Thème où son esprit pénétrant se donne libre cours pour examiner l'importance respective de la connaissance et de l'amour dans la plus haute recherche qui puisse jamais être entreprise par le génie humain.

IDOLÂTRIE

par
Hazrat Inayat

Quoique les noms des dieux aient varié parmi les différents peuples, l'idolâtrie semble avoir prévalu à toutes les époques comme une des principales formes de religion.

La conception des dieux et des déesses se forme grâce à deux côtés de la nature humaine: l'idéalisme et la vénération. Il semble que l'homme, si primitif qu'il ait pu être son évolution ait toujours eu le désir de respecter un objet ou un être, comme plus haut et meilleur que lui-même. Parfois il a créé un idéal de sa propre nature, et parfois il y a été aidé par un autre. Nulle race au monde ne peut dire qu'elle n'a jamais connu l'idolâtrie quoique beaucoup d'entre elles voudraient aujourd'hui la regarder avec mépris.

L'homme a connu Dieu davantage par la bonté que par la grandeur, car nul n'admire réellement le pouvoir. L'homme se rend au pouvoir - et c'est tout ce qui lui est dû - mais il admire la bonté; ainsi l'idéal de l'adoration est-il basé sur deux choses: la louange de la bonté et l'abandon à un pouvoir plus grand. Le soutien, la protection, la providence, la miséricorde, la compassion et le pardon étaient regardés comme bonté; la création et la destruction de toutes choses et des êtres étaient imputées au pouvoir. En combinant la bonté et la grandeur, l'homme compléta l'idée de Dieu: et puisque Dieu est Un, il ne put faire de Lui deux quoiqu'il y ait autant de dieux qu'il y a d'êtres humains, puisque l'idéal de chacun lui est particulier.

L'homme ne put compléter l'idéal sans former une idée de personnalité. Il ne put se satisfaire que de certaine forme qu'il préféra naturellement se représenter plutôt comme la sienne, ou comme un mélange de ressemblances, ou il préféra peindre certaines ressemblances que son esprit pût saisir. De même que chaque homme diffère de son prochain par les idées et les pensées, ainsi chacun fit un choix différent de l'idole idéale. C'est pourquoi, si quelqu'un avait nommé une idole particulière son dieu, et si ses amis, ses disciples et son entourage avaient aussi accepté ce dieu, il arrivait alors qu'un de ses opposants vint dire: "Mon dieu est différent du vôtre", et ce dernier faisait un autre dieu. S'il est venu un désavantage de l'adoration de l'idole ce fut seulement celui-ci qu'au lieu de s'incliner devant un seul Dieu et de s'unir avec leurs semblables dans l'adoration d'un seul Dieu, les hommes ont pris des routes différentes au nom de différentes idoles divinisées, et qu'ainsi nombre d'idolâtres se sont tourné le dos les uns aux autres.

L'adoration de l'idéal fut enseignée à l'humanité pour qu'

elle puisse apprendre à idéaliser Dieu, même si elle n'était pas suffisamment développée pour comprendre l'idéal de Dieu dans son sens véritable. C'était un entraînement, comme on donne à une petite fille sa première formation à la vie domestique en la faisant jouer avec ses poupées. L'homme peut idéaliser Dieu seulement comme homme; car chaque être, en premier lieu, se voit lui-même dans un autre. Un fourbe craindra la fourberie d'un autre, celui qui est bon attendra la bonté de son prochain.

L'homme a toujours pensé aux apparitions, esprits, génies, fées et anges comme ayant une forme humaine. Quoiqu'il leur ait ajouté ailes, cornes ou queues pour les rendre différents, il a pourtant gardé sa conception aussi proche que possible de la forme humaine; il n'est donc pas étonnant qu'il ait représenté son plus haut idéal sous la forme de l'homme. Mais il a exprimé le contraire; au lieu de dire: "j'ai créé Dieu à mon image", il dit que Dieu a créé l'homme à sa ressemblance. Même des idéals comme celui de la liberté sont aujourd'hui représentés sous la forme d'une femme ou d'un homme, comme on peut le voir dans le port de New York et sur les timbres français.

À toutes les époques l'homme a aimé le drame. Il est acteur par nature et c'est son plus grand plaisir de faire de sa vie un drame et d'y jouer lui-même un rôle. Cet esprit est aussi caché dans l'Eglise et la nation, et c'est ce même esprit qui porte une couronne ou accepte les robes rapiécées d'un derviche. Quand cette attitude naturelle joue son rôle dans la vie religieuse ou spirituelle, la première tendance de l'homme est de placer devant lui un Seigneur, un Roi ou un Maître devant lequel il peut s'incliner; et cela lui donne tendance à idéaliser Dieu sous une forme humaine ou à idéaliser un nom ou une forme humaine comme Dieu.

Quoique la diversité des religions, des confessions et des croyances existe, ait toujours existé, existera toujours, la nature humaine restera pourtant toujours la même, partout et dans tous les âges; et celui qui connaît cette tendance humaine comprendra la religion de tous et considérera tous les autres comme appartenant à sa religion, la seule et unique religion de sagesse.

L'homme a coutume de croire à la réalité des choses qu'il peut toucher et percevoir, et il peut croire en un idéal qui est au-delà de son toucher et de sa perception quoiqu'il ne puisse être certain de son existence. Cependant, l'absence de cet idéal met obstacle à l'expression de son adoration. Il doute et se demande qui il prie, s'il existe un être comme Dieu, et s'il existe, à quoi il ressemble. Et comme personne n'est capable d'une imagination assez belle pour s'en satisfaire, personne n'est donc capable de se représenter en son esprit l'idéal de son adoration. C'est le musicien qui compose la musique, bien que chacun puisse chanter ou fredonner un peu; c'est le peintre qui exécute un tableau, bien que chacun puisse dessiner un peu pour s'amuser; ce sont donc ceux dont l'imagination

dépassait l'ordinaire qui donnèrent au monde une image de leur imagination sous la forme d'un mythe; celui-ci fut alors reproduit par l'art et on en fit une idole. Dans les temps anciens cela paraissait être la seule voie possible pour élever l'humanité.

Les Hindous furent les premiers à former la conception de trois aspects de la divinité qu'ils appelaient Trimurti; Brahma, le Créateur, Vishnou, le Soutien et Shiva, le Destructeur. Ces trois pouvoirs tiennent l'univers en équilibre et sont actifs en toute chose de ce monde. Brahma fut représenté avec quatre bras, signifient qu'à côté des bras physiques il y a les bras mentaux nécessaires dans le plan de la création.

Vishnou est représenté assis sur un cobra, indiquant le pouvoir de destruction qui attend comme un cobra pour dévorer chaque activité: éloigner la renommée de l'homme célèbre, la richesse du riche et le pouvoir du puissant. Celui qui peut reposer sur ce pouvoir est le soutien de toutes les activités et des intérêts de la vie.

L'image de Shiva est celle d'un ascète; de la tête s'élèvent des courants d'eau; le cou est entouré d'un cobra, le corps couvert de cendres; son véhicule est un taureau. Dans cette image, le cobra signifie la destruction acceptée: tout ce que craint l'homme entoure son cou, tandis que les cendres ont le sens d'annihilation: tout ce qu'il possède passe par une destruction parfaite, se transforme en cendres. Les rivières qui jaillissent de la tête montrent un courant constant d'inspiration, parce que l'inspiration du mystique est sans limites, et le taureau signifie l'être dont la foi est simple, qui sans raisonnements accepte la vérité qu'on ne peut facilement accepter intellectuellement.

Il y a trois déesses qui présentent l'autre aspect de ces natures: Sarasvati, l'épouse de Brahma qui monte un paon; elle a quatre mains dont deux tiennent un vina, la troisième un rosaire, la quatrième un livre. Cela signifie que la musique, la science et la contemplation sont créatrices, et le paon représente la beauté de l'art.

La déesse de Vishnou est Lakshmi qui repose sur un lotus et porte une couronne d'or; elle a quatre mains: dans l'une elle tient un Sankha - une arme ancienne - dans l'autre un kamal ou fleur de lotus, indiquant que la déesse de la richesse a toute la beauté de la vie à ses pieds et dans ses mains la délicatesse et la sensibilité. L'arme représente le pouvoir nécessaire pour tenir la richesse. Un bras pour recueillir, l'autre pour donner. La couronne d'or signifie que l'honneur du riche est sa richesse.

La troisième déesse est Parvati, l'épouse de Shiva.

Ce sont des leçons données à l'humanité pour qu'elle puisse étudier les différents aspects de la vie en pensant à leur caractère sacré.

Aux yeux du sage de toutes les époques, l'univers est devenu une seule immanence de l'Etre divin; mais il a été difficile d'expliquer dans le langage humain ce qui ne peut être comparé parce que rien ne peut lui être comparable. C'est pourquoi la pensée du sage a toujours été de permettre à l'homme d'adorer Dieu de la manière dont il est capable de se Le représenter, quelle qu'elle puisse être.

On peut retrouver dans les histoires et les traditions que les arbres, les animaux et les oiseaux furent adorés, ainsi que les rivières et les mers, les planètes, le soleil et la lune. Les héros de toutes sortes furent adorés. Il y eut l'adoration des ancêtres, des esprits - bons et mauvais - et le Seigneur des cieux fut adoré par certains comme le Créateur, par d'autres comme le Soutien, par certains comme le Destructeur et d'autres encore comme le Roi de tous. Le sage a toléré tous les aspects d'adoration, voyant que tous adorent le même Dieu en des formes et sous des noms différents, sans pourtant prendre conscience que le Dieu d'un autre est le même Dieu que tous adorent. C'est pourquoi la religion des Hindous reconnaissait ces multiples dieux en un seul Dieu, en même temps qu'elle reconnaissait ce Dieu unique en toutes Ses formes innombrables.

Vint un temps où Dieu fut élevé de l'idole à l'idéal et ce fut sans aucun doute un perfectionnement. Pourtant, même dans l'Idéal, Il reste une idole, et à moins que la question de la vie et de sa perfection puisse être résolue par l'Idéal de Dieu grâce à l'amour et à l'adoration qu'on Lui porte, on n'arrive pas à l'effet recherché par toutes les religions. (I)

Le Dieu Idéal est nécessaire, comme un bateau dans lequel voyager dans l'océan de l'éternité; et comme il y a danger de sombrer dans la mer sans un bateau, ainsi y a-t-il danger pour l'homme de devenir la proie de la mortalité sans le Dieu idéal. La difficulté du croyant a toujours été aussi grande que celle de l'incroyant. Car un simple croyant connaît généralement Dieu par l'image que lui en a donné son prêtre: Dieu le Bon, ou le Nourrisseur, ou le Miséricordieux; et quand le croyant en un Dieu juste voit l'injustice dans la vie, celui qui croit en le Dieu Bon voit la cruauté l'entourer et que le

(I) Cette phrase, assez obscure dans sa construction, nous paraît signifier ceci: chez la plupart des gens, la conception de Dieu reste à l'état d'idole, c'est-à-dire peu vivante et dénuée du pouvoir d'illumination spirituelle. Celle-ci n'est rendue possible par le truchement de l'Idéal que lorsqu'on le "fréquente" pour ainsi dire, avec amour et adoration. La puissance illuminatrice du Divin sans forme anime alors la forme de l'Idéal, pour le dévôt, ce qui est l'effet recherché par toutes les religions. (N.D.L.R.)

croyant en le Dieu-nourrisseur doit affronter la famine, le temps vient alors où la corde de sa croyance se brise. Combien nombreux furent ceux qui, dans cette dernière guerre, commencèrent à douter et mettre en question l'existence de Dieu, certains même devenant tout-à-fait incroyants.

L'idolâtrie, en un sens, a été pour l'homme comme une leçon en pratiquant patiemment la foi et sa croyance devant l'insouciance des dieux de pierre, se prosternant et s'inclinant devant le dieu-idole fait de ses mains. Nulle réponse envers la détresse de l'homme, nulle main tendue dans sa pauvreté, ni caresse ou étreinte de sympathie ne viennent de ce dieu insouciant. Pourtant, foi et croyance demeurant en toutes circonstances, et c'est une telle croyance qui repose sur le roc et se maintient malgré pluie et tempête, intacte et inébranlable. Et après tout, qu'est-ce que la demeure de Dieu? C'est la croyance de l'homme. Et sur quoi est-Il assis? Son trône est la foi de l'homme. Ainsi l'idolâtrie fut le stade initial dans la consolidation de la foi et de la croyance en Dieu, l'idéal qui seul est la source de la réalisation de la vérité.

Quand le monde évolua au point où un croyant en Dieu fut capable de voir son Dieu même dans l'idole, et de communiquer avec Lui par le pouvoir de sa foi, la leçon suivante vint alors pour le fidèle; elle fut donnée par la série des prophètes de Ben Israël. D'Abraham à Moïse, de Moïse au Christ la leçon fut enseignée qui culmina dans le message de Mahomet. La pensée de cette dernière leçon fut de transformer l'idole en un idéal et de l'élever de l'adoration de la forme à l'abstrait. En priant, offrant sa louange à Dieu, en glorifiant Son nom, méditant sur Ses attributs, admirant Sa droiture et comprenant Sa beauté, l'homme crée son Dieu dans son cœur. C'était aussi le but de l'idolâtrie, mais c'était seulement la première leçon; la seconde fut de libérer son mental de la forme; car, lorsqu'on reconnaît Dieu en une seule forme, on abandonne alors les multiples autres formes, parce qu'on les reconnaît toutes aussi comme Sa forme.

L'homme, en sa nature, a une faiblesse: quand on lui donne quelque chose pour son bien et qu'il l'aime, il s'y attache jusqu'à ce qu'il en obtienne de mauvais résultats; et une fois qu'il y est ainsi attaché, il ne veut jamais l'abandonner. Si un médecin donne un médicament à son malade et que celui-ci aime ce médicament, il s'y adonne et veut en continuer l'usage jusqu'au moment où cela tourne en un vice qui le détruit au lieu d'avoir été un médicament qui le guérisse. Ainsi, l'idolâtrie devient graduellement un vice jusqu'à ce que les Messagers eussent à la combattre et la briser comme avec un marteau. Mais dans les cas où elle fut considérée seulement comme une première leçon elle amena un grand perfectionnement et prépara les gens à recevoir la seconde leçon du Dieu-idéal que beaucoup ont trouvé difficile à apprendre.

Il est sans doute vrai que Dieu ne peut être adoré sans idolâtrie sous une forme ou l'autre, quoique beaucoup de gens trouveraient cela absurde. Dieu est ce que l'homme fait de Lui, bien que Son être véritable soit au-delà de la capacité de création ou même de perception de l'homme et qu'ainsi la véritable croyance en Dieu soit inintelligible; seule est intelligible cette part de Dieu que fait l'homme. L'homme la fait sous la forme humaine ou grâce à des attributs qui lui paraissent bons en l'homme. C'est la seule façon de modeler Dieu si jamais l'homme s'y efforce. Faire une statue de pierre dans une forme quelconque, et l'adorer comme Dieu est le stade primitif d'adoration; Le représenter sous une forme humaine, celle de quelque héros, prophète ou sauveur est un stade plus avancé. Mais il est une forme d'adoration plus haute quand l'homme adore Dieu pour Sa bonté, quand il est impressionné par la sublimité de Sa nature, quand il garde la vision de la beauté divine, reconnaissant cette beauté dans le mérite, le pouvoir ou la vertu et que, voyant ces attributs en leur perfection il les appelle Dieu et L'adore. Ce degré de réalisation de Dieu est un pas plus avancé de la réalisation de la Dèité sous une forme humaine limitée.

Cette influence devint apparente dans la religion Hindoue durant l'époque de Shankaracharya, qui n'intervint pas près de ceux qui étaient au stade plus primitif et adoraient les idoles, mais essaya tout au long de sa vie, en vrai sage, et d'aimable façon de faire connaître la vérité dans son pays.

Son enseignement se répandit lentement, cependant son influence fut très efficace.

Dans les races Sémétiques, cette plus haute forme d'adoration est connue pour avoir été introduite par Abraham.

CONNAISSANCE

L'étude n'est que l'enveloppe externe
de la lettre,
La coquille sèche à l'entour du fruit,
Non pas l'amande qu'il recèle.
Pourtant il faut la coque
Afin que mûrisse l'amande.
Ainsi, de l'étude est née la Foi, doux savoir.

Ecoute, âme de mon frère, écoute:
Aspire à gagner le savoir de la foi
Car "celui qui sait" dans les deux mondes
A rang élevé.
Le savoir n'a pas d'amour pour ce monde des formes
Vide de Réalité.

Commence à labourer ton champ
Pour la récolte de l'an qui vient.
Le Savoir est ton héritage
Orne-toi donc de ce principe de toute vertu.

Transcrit de "The Secret Rose Garden"
de Mahmoud Shabistari.

(John Murrey - London 1920)

L'étude à laquelle ce poème nous convie est comparé à la lettre et à l'écriture, qui n'est pas par elle-même le sens de la chose signifiée, mais seulement l'enveloppe et en outre la clé de ce sens. Et de même compare-t-on (image plus insistante encore) cette étude à la coque de l'amande, nécessaire à la maturation de la partie nutritive du "doux savoir de la foi".

Quel est donc ce doux savoir de la foi que le mystique nous vante et quelle est cette étude à laquelle il nous exhorte?

Le savoir est notre héritage, précise-t-il. Autrement dit, une richesse à venir. Le trésor de la tête et celui du cœur mis en un tout indestructible. Une foi connaissante ou une connaissance qui apporte la certitude finale, capables d'endurer tout argument, de sortir victorieux de toute épreuve, y compris la destruction de la mort. En effet "celui qui sait" a rang élevé dans les deux mondes. D'abord le monde mortel des formes qui s'ebattent, éphémères, dans l'espace et le temps, et dont on nous assure qu'il a perdu pouvoir d'en-

chainer celui qui possède ainsi le savoir, car ce dernier "n' a pas d'amour" pour lui. Ensuite dans le monde d'Eternité et d'Infini, qui est la nostalgie de l'âme et l'objet conscient du sage.

Il y a encore un sens théologique plus subtil dans ce vers. "Celui qui sait" est en effet une qualification de Dieu, un de Ses Noms Sacrés. Cela nous suggère que l'aspirant qui a gagné le savoir de la foi ne devient en cela pas différent de Dieu. Il sait par le Savoir de Dieu et Dieu sait par lui.

Mais il ne nous est pas possible d'entrer d'emblée dans la jouissance de cet héritage. Il faut d'abord que notre fruit mûrisse son amande grâce au rôle favorisant de la coque. Et si la croissance de l'amande elle-même doit être laissée à la Providence, le rôle de construire et de préserver l'existence de la coque requiert la participation humaine et incombe à l'étude.

Celui qui étudie ainsi commence par interroger les Ecritures, par fréquenter ceux qui cherchent comme lui le but de leur âme, par s'enquérir du but de la vie auprès des hommes de religion et de spiritualité.

Et c'est un temps d'adolescence et de promesse que cette première phase de l'étude.

Puis, dit Hazrat Inayat, vient le moment où il s'interroge lui-même, où il pose sa question au-dedans, encore et toujours, sans se laisser jusqu'à ce que, du dedans, commence à lui parvenir une réponse. Et c'est une réponse infiniment plus satisfaisante et plus chargée de sens que toutes celles qu'il a pu recevoir en paroles du dehors. La maturité de l'âme commence alors. L'aspirant fait connaissance de son être intérieur beaucoup plus vaste que son être extérieur, corps et esprit, et très différent de tout ce qu'il pouvait imaginer.

Et c'est seulement à partir de ce temps de maturité qu'il peut connaître "Celui qui sait" en toute vérité, et entrer enfin en possession de son héritage.

INAYAT KHAN ET LA DOUBLE VERITE

Ceux qui connaissent l'oeuvre d' Inayat Khan ont pu s' étonner de ce qu'il se trouve dans ces pages des textes d'un double caractère. Il y en a - et ils sont nombreux - où le maître parle de Dieu d'une manière anthropomorphique, théiste. Il y présente un Dieu, cher aux âmes pieuses, un Dieu, avouons -le dès l'abord, dont l'image s'oriente vers l'Etre suprême des Musulmans, c'est-à-dire un Dieu strictement Un, donc non trinitaire. D'autre part, on trouve les textes d'une teneur plus philosophique ou mystique et de titre panthéiste et non anthropomorphique. Il s'agit dans ces cas d'un Dieu dont le caractère se rapproche du Brahman des penseurs hindous, du Dieu de Spinoza surtout et qu'il appelle lui-même: Etre Unique, hors de qui rien n'existe. On se demande alors comment des contradictions de la sorte sont possibles dans une oeuvre si profonde. La réponse est très nette. Inayat Khan l'a expressément voulu ainsi, parce qu'il a fait sienne la doctrine de la "double vérité". Ce terme était courant à la fin du Moyen-âge. On admettait alors qu'il y avait une vérité de la foi et une vérité philosophique qui existaient l'une à côté de l'autre sans se gêner mutuellement. L'origine de cette idée remonte au grand philosophe musulman Averroès, qui se rendait compte que la vérité métaphysique se présente différemment selon les individus. Le peuple des déserts ne pouvait se passer d'un Dieu anthropomorphique, tel qu'apparemment le Coran l'enseigne. La vérité pour lui ne saurait donc se passer d'un théisme traditionnel. Le philosophe au contraire, ne se contente plus de pareils anthropomorphismes et ne reconnaît qu'un Dieu abstrait et panthéiste, c'est-à-dire le Dieu aristotélico-platonicien. La vérité une se diffracte donc en deux vérités. Shankara, le grand philosophe hindou, n'était pas moins pertinent en ce qui concerne ce dualisme, cette double vérité. Il distingue entre un brahman saguna (avec propriétés) et un Brahman nirguna (sans propriétés), le premier étant le Brahman de ceux qui vivaient encore dans l'avidya (=l'ignorance) le second le Brahman de ceux qui avaient atteint la vidya , (= la connaissance). Chez Shankara nulle hostilité n'existe entre ces deux conceptions, qui au contraire se complètent . Or, ce point de vue est exactement celui d'Inayat Khan. Je l'ai moi-même entendu répondre à la question: "Dieu est-il abstrait ou anthropomorphe"? - "Ceux qui affirment qu' Il est abstrait ont raison, mais ils ont inutilement raison (they are unlesly right)". Que Murshid a-t-il voulu dire avec cette parole énigmatique? Qu'après tout, l'homme est en état d'évolution spirituelle; qu'il profite peu d'une conception de la divinité qui dépasse le stade de son évolution actuelle. A ce stade il lui faut un Dieu théiste, " a fad, who is all exclusive", c'est-à-dire le Dieu bon, juge, étranger aux maux de ce

bas monde. Celui qui a manqué ce stade préliminaire ne sera jamais à même de réaliser un jour le vrai Dieu, le Dieu abstrait des mystiques et des philosophes. Déjà Pascal s'était écrié: " Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, non pas le Dieu des philosophes! " C'est que son âme n'était pas encore prête à embrasser le Dieu philosophique, le Dieu " who is all-inclusive", c'est-à-dire le Dieu panthéiste. C'est d'une plate-forme plus large qu'Inayat Khan, comme jadis Shankara, envisageait ce problème. Le Dieu de Pascal a sa place justifiée dans l'économie de l'âme humaine, mais d'une manière provisoire. Plus l'âme évolue et plus elle s'ouvrira au Dieu des philosophes. L'homme doit, selon Inayat Khan, commencer par se faire une image (a picture) de Dieu à sa taille, un Dieu qu'il puisse adorer de tout son cœur et auquel il lui soit possible de se confier et d'offrir sa prière. Car la prière est éminemment utile à l'homme. Ce Dieu à sa taille sera pour l'homme l'escalier par lequel il pourra monter plus haut jusqu'à ce qu'il atteigne le stade de la suprême expérience unitive des vrais mystiques, le stade auquel le Dieu panthéiste et abstrait devient une nécessité.

Pour un éducateur du genre humain, tel qu'Inayat Khan en fut un, il ne saurait être question d'une polémique entre ceux qui adorent Dieu et ceux qui Le comprennent en philosophes, et c'est pourquoi l'on trouve dans son message des textes qui s'adressent à ceux-ci et à ceux-là. Il n'était pas un penseur à système, quoique son œuvre soit pleine d'enseignements de toutes sortes, mais un prédicateur, pour qui le salut importait en premier lieu. Les deux vérités dont je parlais tout-à-l'heure se croisent donc constamment dans cette armure si essentiellement humaine. Le Murshid n'était point un théologien qui veuille que telle conception de Dieu soit adoptée par le vulgaire et par les élites à l'exclusion de toutes autres. C'est également la raison pour laquelle il a expressément nié qu'il y ait des dogmes dans le Mouvement Soufi. Car, par dogmes "on entend une doctrine à laquelle on est obligé de croire sous peine de perdre le salut éternel. En est-il donc ainsi qu'il n'y ait point d'enseignements décisifs sur les grands problèmes de la vie? Ceux qui voudraient l'affirmer ne se tromperaient pas moins que les esprits dogmatiques. La voie spirituelle est pour ainsi dire un cours gradué, et un messenger manquerait l'essentiel de son devoir s'il fermait cette voie pour les âmes en pleine évolution. Aussi Inayat Khan ne l'a-t-il nullement fait. Ses textes débordent d'une fervente piété, offrent une nourriture qui convient et aux cœurs religieux, et aux âmes philosophico-mystiques. Ces dernières, si elles comprennent vraiment la relation entre les deux vérités, ne seront point choquées lorsqu'elles seront confrontées avec des expressions ressortissant du domaine théiste et anthropomorphe, tandis que les autres seront stimulées à passer outre.

Il ne s'agit donc point, chez Inayat Khan, d'une confusion

mentale, mais d'une méthode consciemment suivie. Les deux vérités se combinent du reste en chacun de nous. Il y a des moments où le plus philosophe des mortels se conforme à la conception théiste: il y a d'autres situations dans lesquelles les plus dévots tâcheront de s'élever au niveau du "Brahman nirguna". On peut même soutenir que le "Dieu des philosophes" n'est pas concevable sans un grain d'anthropomorphisme, tandis que le Dieu, disons "de Pascal" ne saurait pleinement satisfaire si son anthropomorphisme n'était quelque peu mitigé. Il en est comme de deux cercles qui ont une partie de leurs surfaces en commun. Cette commune partie sera ce par quoi les partisans de l'un et de l'autre conception sauront se retrouver. Nul n'est entièrement adonné à une seule des deux. C'est ce que le Murshid, grand connaisseur de l'âme humaine, a compris. Toutefois, un avertissement n'est ici pas superflu, et c'est pourquoi j'ai mis en relief cette attitude inayatiennne qu'on peut à juste titre appeler celle de la double vérité.

Louis Hoyack.